

## Du Camp, Maxime. Les Académiciens de mon temps

Vittorio Frigerio

Number 122, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1101630ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1101630ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

### ISSN

0711-8813 (print)

2562-8704 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Frigerio, V. (2022). Review of [Du Camp, Maxime. Les Académiciens de mon temps]. *Dalhousie French Studies*, (122), 129–131.  
<https://doi.org/10.7202/1101630ar>

between writers determined to find a scientific explanation for seemingly inexplicable phenomena and those who insisted upon their divine origin (71). For the naturalists, physiological and psychosomatic symptoms derived from “l’action malsaine des dogmes et de la spiritualité chrétienne, qui engendre perversions et detraquements” (450), whereas for the Catholic novelists, pain and illness not only affirmed the presence of God but offered “des voies d’élévation privilégiées vers le divin” (20). However at odds these two groups may have been (at one point Sermadiras deems their differences “irréconciliables” [451]), they availed themselves of “un même imaginaire du corps et de la maladie” (451). Not surprisingly, the body in question is usually female. If the naturalist writers considered woman (think Angélique Rougon, Bernadette Soubirous) to be “plus sujette à la foi parce qu’elle reste rivée à son corps, alors même qu’elle croit s’en échapper” (452), the Catholic ones believed that her bodily suffering gave her a decided edge when it came to accessing God. Sermadiras’s discussion of woman-related issues such as the physiology of *la dévote* is one of the book’s highlights, as is her commentary on myriad other topics: hysteria; forms of penitence (chastity, flagellation, hair shirts, etc.); the use of photography to prove miracle cures and to classify psychiatric illnesses; the notion of God as lover, and the rivalries between medical personnel and *les sœurs de charité*, between priest and doctor. Also of note is Sermadiras’s take on Sainte-Lydwine whom she considers the archetype at once of the naturalist body – “dégoûtante, débordant d’humeur et de matières ignobles – and the mystical one (452). Making appearances throughout the study is a cast of characters including alienists Étienne Esquirol and Philippe Pinel, Louise Lateau (who, after receiving stigmata while contemplating the Passion of Christ, became the object of a medical study), and l’abbé Joseph-Antoine Boullan (whose “longue aventure mystico-magique” left him subject to accusations of satanism and whose “recettes personnelles d’exorcisme” featured “urine mélangée” and poultices made of fecal matter [38]).

Readers expecting a straightforward treatment *en bloc* of each individual primary text may be disappointed. Sermadiras instead dips repeatedly into her corpus over the course of the study, giving the impression at times of “circling around” a work. In fact, it is not always clear what exactly the organising principle is, as is evidenced by the vague titles for its three main sections (“Vie physique et spirituelle,” “Le Christianisme ou la religion de la souffrance,” and “L’Extraordinaire corporel, entre spectacle et expertise”). Sermadiras’s somewhat dry presentation style is offset by her obvious mastery of this subject and her painstaking documentation (to which a full twenty-nine pages of bibliography testify). *Croire et souffrir* is a must-have for *dix-neuviémistes* specializing in the novel of the second half of the century and especially those interested in the interplay between *le champs médical* and *le champ religieux* at this pivotal period in French literary and cultural history.

Hope Christiansen

University of Arkansas

\*\*\*

Du Camp, Maxime. *Les Académiciens de mon temps*. Édition établie par Thomas Loué. Montrouge : Éditions du bourg, 2021. 646 p.

Le roi perse Cyrus, dit le Grand, pouvait compter sur une garde personnelle comptant dix-mille hommes. On les appelait « les immortels », car du moment que l’un d’entre eux venait à mourir il était immédiatement remplacé par un autre. La langue et la littérature française disposent semblablement d’une garde rapprochée de quarante hommes (et maintenant aussi femmes) dont l’immortalité est garantie par le même subterfuge. Mais dans ce cas particulier, on estime, ou on fait semblant d’estimer, qu’elle est aussi une affaire de mérite personnel et que c’est celui-ci qui garantit à ses membres l’immortalité dans la mémoire des hommes, ou du moins dans celle de la nation.

La lecture de cette série de portraits de membres de l'Académie, consacrée par Maxime du Camp, qui en était, à ses collègues des deux dernières décennies du dix-neuvième siècle, pourrait faire croire que le but n'est pas aussi assuré qu'on serait en droit de l'espérer. Dans le groupe de soixante-six personnages dont il offre ici un portrait aussi bref que saisissant, figurent bien des noms que tout le monde reconnaîtra – Alexandre Dumas fils, Victor Hugo, Ernest Renan, Hippolyte Taine... – d'autres que les spécialistes ou les férus d'histoire identifieront sans grande difficulté – Edmond About, Ferdinand Brunetière, Eugène Labiche, Pierre Loti... –, mais un très grand nombre se révélera entièrement inconnu à la postérité ingrate. Cela ne devrait pas décourager les lecteurs. Ce volume sera sans doute apprécié par son public présumé, les « historiens anecdotiques de l'avenir » (13) auxquels le destinait idéalement l'auteur, mais il peut être également goûté par tout lecteur curieux, voulant découvrir les mœurs et les coutumes de cette micro-société si particulière. Les menus ragots y abondent, les jugements tranchés et peu compatissants ne font pas défaut, ainsi d'ailleurs que les éloges quand l'auteur les estime mérités. Mais ce qui attire surtout est le style. Les mots d'esprit sont légion. Du Camp, historien de son métier, s'essaie ici à ce que Thomas Loué qualifie d'« écriture mémorielle » (14), engrangeant les petits faits qui définissent un milieu et une époque, révélant sans fard, mais aussi sans parti pris particulier, les mécanismes parfois rouillés qui gèrent « le cycle nécro-électoral » (28) de cette Institution discrète entre toutes. Chaque portrait est suivi par des extraits de correspondance de l'auteur avec l'académicien en question (parfois peu, parfois beaucoup, quoique ce ne soit pas généralement là le plus important) ou par des renseignements complémentaires. Partout l'on sent la grande modestie de l'auteur, conscient de ne pas pouvoir compter parmi les grands écrivains, mais très sérieux et honnête dans sa volonté de témoignage. Parlant de Jules Claretie il n'hésite pas à affirmer : « Ce n'est certes pas un homme de génie, mais il aura cela de commun avec nous tous, Pasteur excepté, bien entendu » (133). D'ailleurs, les hommes de génie ont tendance à lui porter quelque peu sur les nerfs. Dans un bel autoportrait, qui vient en introduction aux portraits de ses collègues, il dit son agacement face à Flaubert, Bouilhet, Gautier, Baudelaire ou Feydeau, trop disposés à « s'extasier sur eux-mêmes et fléchir sous le poids de leur génie » (39). Lui-même – question de caractère certainement – préfère éviter de trop appuyer sur ses mérites. « Je me tiens sur ma réserve » (102) est une phrase qui aurait probablement mérité de se retrouver en exergue à ce volume, composé d'ailleurs de notes et d'études inédites de son vivant.

Ce recueil, finement écrit, qui réussit à intéresser et parfois à passionner même lorsque les personnages qui y sont évoqués n'ont guère laissé une trace indélébile dans la mémoire culturelle, apparaît au bout du compte comme un jugement global porté sur l'Académie à l'époque de Du Camp. La petite cuisine électorale y prend une place congrue, ainsi qu'il ne pourrait en être autrement. Les votes sont notés. On retrouve, en plus des heureux élus, les noms des candidats malchanceux, y compris ceux qui ont tenté leur chance à plusieurs reprises, tel Zola, coupable d'avoir commis *La Débâcle*, « qui a paru à l'Académie un crime de lèse Patrie » (98), et n'aura donc jamais droit à l'habit vert. On ne peut s'empêcher de penser que l'opinion de l'auteur est généralement empreinte de justesse, s'il faut en juger en tout cas par les sentiments qu'il exprime au sujet d'auteurs connus, dont le caractère est saisi et précisé en quelques lignes avec une grande lucidité. Du Camp n'hésite d'ailleurs pas à revenir sur un jugement initial lorsque de nouveaux éléments le portent à modifier son avis, ainsi qu'il le fait par exemple dans le cas d'Alexandre Dumas fils, qu'il admire, mais dont le caractère n'est pas exempt de défauts. On ne saurait jurer de l'exactitude de son impression au sujet de Jules Armand Stanislas Dufaure, dont nous espérons qu'on nous pardonnera d'ignorer le parcours. Mais que dire de la belle phrase par laquelle il le croque – « Je crois que sa réputation d'avoir un grand caractère tient surtout à ce qu'il est toujours de mauvaise humeur » – si ce n'est qu'elle sonne parfaitement juste ?

Son petit portrait de Hugo, avec qui, conservateur dans l'âme, il ne pouvait rien avoir politiquement en commun, met très rapidement en lumière à la fois les grands mérites et les limites de l'homme – même si Du Camp estime à tort qu'on se souviendra de Hugo tout d'abord en tant que poète. Renan est liquidé en quatre mots : c'est « le Paganini du néant » (517). Bien d'autres petits camées du même ordre s'apprécient avec plaisir et profit.

Thomas Loué a fort bien fait d'exhumer ces exemples brillants de la « sociologie instinctive et toute personnelle » (22) de Du Camp, les faisant précéder d'une étude utile et les ornant d'abondantes notes. Ce volume fera le bonheur de bien des dix-neuviémistes. Et il ne manquera pas d'amuser ceux qui n'appartiennent pas à cette confrérie, ne fût-ce que par des anecdotes désopilantes comme celle qu'il narre au sujet d'un dénommé D'Audiffret-Pasquier, sur laquelle il convient de boucler ce compte rendu, qui pourrait encore se prolonger longtemps si on cédait à la tentation d'en citer d'autres :

« Il écrit académie dans sa lettre de candidature, on s'en est souvenu lors de l'élection de Pierre Loti qui passe pour n'être pas irréprochable en ses mœurs : on fit le quatrain suivant :

Le moment est venu de rire  
Voici Loti de l'Institut  
D'Audiffret va pouvoir écrire  
Académie avec un q. » (60-61)

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Smith, Eliza Jane. *Literary Slumming: Slang and Class in Nineteenth-Century France*. Lanham: Lexington Books, 2021. 280 p.

In this fascinating study, Smith argues that subversive, slang-speaking characters in nineteenth-century literature reveal a sociolinguistic trend she calls literary slumming, which at once “speaks to a collective social progress” and “marks a significant shift in the relationship between dominant and oppressed cultures” (5). Chapter 1 focuses on the use of slang as the primary signifier of criminal identity in Eugène François Vidocq's *Mémoires* (1828), Eugène Sue's *Les Mystères de Paris* (1842–43), and Honoré de Balzac's *Splendeurs et misères des courtisanes* (1838–1847), the first successful works to showcase the lower classes and to deal directly with criminal life (18). The presence of slang in these works (underscored by italics, parentheses, footnotes, and glossaries) reveals the public's desire to identify and classify those who threatened the social order as well as the writers' investment in creating a literary demand for criminal culture (53). In chapter 2, Smith demonstrates that criminal characters' bodily performance and stylization (disguise, cross-dressing, gesture, dance, song) in those same works should be considered the corporeal equivalent of spoken slang (18), citing, among many other examples, that of the obscene dance, featured in both Vidocq and Sue, called *le chahut*, “an embodied index of immorality” (78).

Chapter 3 offers insights into the ways the newspaper industry put criminals in the limelight and iconized slang within the social imaginary (19), in large part through the creation of the *roman feuilleton*, situated at the intersection of journalism and literature. Phenomena such as lower subscription prices, “paper-passing,” *cabinets de lecture*, and a higher literacy rate due to changes in public education meant a greater democratization of readers. Chapter 4 delves into the intriguing case of Victor Hugo, who, in *Les Misérables* (1862), departs from Vidocq, Sue, and Balzac by asserting that criminality arises from poverty and social injustice, that slang has poetic value, and that the working-class speaker is a Christ-like figure “worthy of upper-class assistance rather than contempt” (20). The